Introduction

Stéphanie Genand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/640>

DOI : 10.4000/itineraires.640

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 7-17

ISBN : 978-2-343-02712-8

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Stéphanie Genand, « Introduction », *Itinéraires* [En ligne], 2013-2 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/640> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.640>

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

Quand nous souhaiterions comprendre, on nous enjoint d'adorer. Les critiques qui ne font de Sade ni un scélérat ni une idole mais un homme, un écrivain, ils se comptent sur les doigts d'une main.

Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade ?*

« Sade et les femmes » : la formule relève à la fois du paradoxe et de l'évidence. Si elle renoue *a priori* avec la tradition figée d'une critique qui privilégie l'anecdote et le préjugé biographique sur l'analyse d'une spécificité¹, elle n'en désigne pas moins une *relation* problématique où la place des femmes, à la fois déterminante et singulière, cristallise les enjeux de l'œuvre. Loin d'appeler les détails personnels ni la complaisance misogyne souvent légitimée par un tel angle, « et les femmes » dessine un stimulant programme où le support fictionnel – les caractères féminins – croise une interrogation philosophique – « Qui peut définir une femme ? », écrit Jaucourt dans l'*Encyclopédie* –, politique – quelle éducation et quels droits faut-il donner aux femmes ? – et biologique – comment fonctionne le corps féminin et que déterminent ses prérogatives physiologiques ? Une fois affranchie des stéréotypes et des révélations indiscretes, la coordination topique révèle un territoire aussi complexe que passionnant où déployer, avec une nouvelle intensité, les problématiques fondatrices de l'autre, du désir, de la liberté, de la famille, de l'ordre social et du pouvoir.

Une telle pertinence requiert cependant un corpus à la hauteur de ces enjeux. La représentation ne saurait seule nourrir une interrogation dont les ramifications éthiques, anthropologiques et idéologiques transforment

1. Ce *topos* est récurrent dans les études publiées entre 1880 et 1930, qu'il s'agisse notamment de *Jean-Jacques Rousseau et les femmes* (Hippolyte Buffenoir, Paris, Lemerre, 1891), *Napoléon et les femmes* (Frédéric Masson, Paris, Ollendorf, 1894), *Stendhal et les femmes* (Jean Lélia, Paris, Chamuel, 1932), *Molière et les femmes* (René Valeynes, Paris, Nilsson, 1933) ou *Victor Hugo et les femmes* (Raymond Escholier, Paris, Flammarion, 1933). L'équivalent masculin désigne en parallèle des ouvrages de la même veine et dont *Madame de Staël et les hommes*, de Pierre de Lacretelle (Paris, Grasset, 1939), offre un exemple représentatif.

le récit en laboratoire de la pensée : le tableau des femmes doit s'ouvrir, en perspective, sur « la question féminine² ». À qui cherche où s'entrelacent en profondeur ces réflexions, l'œuvre de Sade s'impose comme un champ privilégié : des titres qui explicitent l'importance des trajectoires féminines – outre *Justine* et *Juliette*³, dont la notoriété associe l'auteur à ses créatures, pas un récit, conte ni roman qui ne s'ouvre sur un personnage féminin, qu'on lise *Aline et Valcour*, « Eugénie de Franval », « Fixelange », *Augustine de Villeblanche*, *Émilie de Tourville* ou l'*Histoire secrète d'Isabelle de Bavière*⁴ – aux intrigues qui tissent pérégrinations des héroïnes et paroles de narratrices ou d'« historiennes » dans *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, les femmesaturent, de manière spectaculaire, un corpus qui leur confère une importance sans précédent au XVIII^e siècle. Cette visibilité, si frappante fût-elle, ne suffit pourtant pas à fonder une pensée du féminin : l'omniprésence des héroïnes, associée au ressassement caractéristique d'une œuvre dont la structure concentrique accrédite l'hypothèse d'une pensée close, tend à privilégier la répétition sur la réflexion. La femme sadienne se déclinerait, des contes aux récits amplifiés, en rôles types, dictés par le théâtre familial ou le modèle social :

L'univers ulysséen de l'œuvre ne débouche que sur des lieux clos, inlassablement identiques dans leur répétition, aux dimensions d'une cellule ou d'un tombeau, cadres figés de laboratoires de sadisme. Là avec la femme, mais plus encore avec l'épouse, la sœur, la mère ou la fille [...], le libertin peut se livrer aux jeux du corps (et de la mort), du discours (et de l'aliénation), dans l'ivresse raisonnée de sa toute-puissance et de sa liberté⁵.

À rebours de la circularité où se démultiplient les visages de l'esclave, l'analyse exige un mouvement qui substitue à l'identique l'identité et au « roman de victimes⁶ » le « roman philosophique ».

2. Michel Delon, « Dix années d'études sadiennes (1968-1978) », *Dix-huitième siècle*, n° 11, 1979, p. 393-426, p. 415.

3. La postérité immédiate et tardive a retenu ces versions abrégées de *Justine ou les Malheurs de la vertu* ([1791], éd. Michel Delon, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1995) et de l'*Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice* ([1797], éd. Michel Delon, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1998).

4. Ces titres renvoient successivement à *Aline et Valcour ou le Roman philosophique* ([1795], éd. Michel Delon, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1990), aux nouvelles des *Crimes de l'amour* ([1800], éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, 1987), aux *Historiettes, contes et fabliaux* ([1787-1800], éd. Gilbert Lely, Paris, Club français du livre, 1958) et au dernier roman historique de Sade, *Histoire secrète d'Isabelle de Bavière* ([1814], éd. Jean-Jacques Pauvert, Paris, Pauvert, 1953). Ces éditions serviront de référence pour l'ensemble des citations.

5. Maurice Tourné, « Pénélope et Circé ou les mythes de la femme dans l'œuvre de Sade », *Europe*, n° 522, octobre 1972, p. 71-88, p. 73.

6. *Ibid.*, p. 75.

Cette évolution, loin de rester virtuelle, structure de manière exemplaire l'œuvre de Sade : le martyr des femmes suppliciées⁷ ne saurait occulter l'éclatant contrepoint des héroïnes toutes-puissantes. Les infortunes de Justine coexistent, dans un diptyque spectaculaire, avec les prospérités de Juliette, en qui Béatrice Didier n'hésite pas à voir « la femme forte de l'écriture sadienne » :

Justine est une victime d'une invraisemblable naïveté ; mais il ne faut pas oublier qu'elle a, dans l'œuvre de Sade, son exact contrepoint, en la personne de sa sœur, Juliette, sublime de vice, d'une force et d'une cruauté sans faille⁸.

Souligné dès 1912 par Apollinaire, ce schéma transforme la représentation des femmes en un système où l'oppression des victimes constitue la première étape d'une dialectique dont Juliette, incarnation de l'héroïne « moderne », promettrait la résolution et le dénouement :

Ce n'est pas au hasard que le marquis a choisi des héroïnes et non pas des héros. Justine, c'est l'ancienne femme, asservie, misérable et moins qu'humaine ; Juliette, au contraire, représente la femme nouvelle qu'il entrevoyait, un être dont on n'a pas encore l'idée, qui se dégage de l'humanité, qui aura des ailes et qui renouvellera l'univers⁹.

Cette figure solaire, maîtrisant et la pratique du libertinage et le savoir philosophique – « Je fous comme ta belle-sœur, [...] je pense et parle comme Hobbes et comme Montesquieu¹⁰ », déclare-t-elle au roi Ferdinand – dynamise le tableau de l'aliénation et somme la fiction d'interroger une identité irréductible à la passivité et l'ignorance. Lancée sous la forme d'un défi à qui tenterait d'assimiler l'œuvre de Sade à l'oppression des ingénues, Juliette convoque et paralyse une question aussi inévitable qu'insoluble, et dont Annie Lebrun a récemment explicité les contradictions : « Pourquoi Juliette est-elle une femme¹¹ ? » L'enjeu dépasse le trop célèbre diptyque sororal. Si le parallèle entre Justine et Juliette offre à la pensée du féminin un premier paradigme, fût-il manichéen, Sade nuance, dans chacun de ses textes, la représentation d'une identité dont les visages composent une

7. Comme l'écrit Béatrice Didier : « Certes, il est bien vrai qu'il y a chez Sade une foule de victimes féminines » (« Juliette, femme forte de l'écriture sadienne », *Obliques*, n° 14-15, 1977, p. 271). Angela Carter souligne quant à elle « l'inhumanité monomaniaque d'un tel monde » (*La Femme sadienne*, Paris, Henri Veyrier, 1979, p. 166).

8. Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 271.

9. Guillaume Apollinaire, *L'Œuvre du marquis de Sade : Zoloé, Justine, Juliette, La Philosophie dans le boudoir, Oxtiern ou les malheurs du libertinage*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1912, p. 17.

10. Sade, *Histoire de Juliette*, *op. cit.*, p. 1025.

11. Annie Le Brun, « Pourquoi Juliette est-elle une femme ? », dans *On n'enchaîne pas les volcans*, Paris, Gallimard, 2006, p. 127-157.

fresque contrastée¹² : à la tendre Aline opprimée par son père¹³ répond la liberté de Léonore, « charmante aventurière¹⁴ » dotée d'une « âme d'une certaine trempe¹⁵ » et qui est en réalité la sœur, athée et philosophe, de la victime éponyme. Le duo féminin, loin de se cantonner aux grands romans, modèle des récits où les trajectoires dissymétriques s'ouvrent en gigogne sur de nouveaux couples – l'opposition entre Aline et Léonore se prolonge dans celle de Léonore et Clémentine, tout comme *Les Crimes de l'amour* juxtaposent les filles affranchies, à l'image d'Eugénie de Franval, aux mères asservies dont *La Philosophie dans le boudoir* fantasme la disparition. Pluriel, le féminin sadien résiste à toute assimilation. Les cannibales du royaume de Butua ne s'y trompent pas, qui refusent d'ingérer la seule viande déclarée non comestible : « Nous ne mangeons pas la chair des femmes¹⁶ ».

Si cette mosaïque invite à lire l'œuvre de Sade comme une exploration de la cartographie du féminin¹⁷, elle enchevêtre aussi les expériences et les discours qui tous, malgré leur multiplication, semblent ne répondre qu'à une question : qu'est-ce qu'une femme ? Des organes à la morale, de la religion à la sensibilité, de la procréation à la jouissance, pas une de ses prérogatives n'échappe à la « volonté de savoir¹⁸ » qui engage les libertins dans une enquête infinie, où rhétorique et chirurgie rivalisent pour tenter de percer cette redoutable énigme. Elle commence de toute évidence par la question du corps : à peine installée dans le boudoir de Dolmancé, Eugénie reçoit, comme dans un tableau de Rembrandt, une « leçon d'anatomie » motivée par le mystère d'un physique dont elle ignore jusqu'au lexique. Mme de Saint-Ange n'a dès lors d'autre choix que de joindre le mot au geste :

Examine mon *con*... C'est ainsi que se nomme le temple de Vénus ; cet antre que ta main couvre, examine-le bien, je vais l'entrouvrir ; cette élévation dont tu vois qu'il est couronné s'appelle la *motte*. [...] Cette languette qu'on trouve au-dessous se nomme le *clitoris*. Là gît toute la sensibilité des femmes¹⁹.

12. Ce principe du « contraste », au cœur d'*Aline et Valcour* notamment, est revendiqué par Sade dans l'« Avis de l'éditeur » : « Jamais, on peut le dire, des contrastes aussi singuliers ne furent tracés par le même pinceau » (Sade, *Aline et Valcour*, op. cit., p. 387).

13. Le président de Blamont, dès sa première lettre, déclare la guerre à sa fille Aline et aux femmes en général : « Les folles créatures ! Que j'aime à les voir se débattre avec moi ! C'est l'agneau sous la dent du lion... Je leur rends dix points sur seize, et suis toujours sûr de les gagner de quatre » (*Ibid.*, p. 419).

14. *Ibid.*, p. 522.

15. *Ibid.*, p. 961.

16. *Ibid.*, p. 562.

17. « Ceux qui aiment les voyages trouveront à se satisfaire. [...] Notre auteur seul a pénétré dans ces climats barbares », précise l'Avis d'*Aline et Valcour*, op. cit., p. 387.

18. Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976. Les relations complexes entre Foucault et l'œuvre de Sade ont été récemment analysées par Éric Marty, *Pourquoi le xx^e siècle a-t-il pris Sade au sérieux*, Paris, Seuil, 2011, p. 131 et suiv.

19. Sade, *La Philosophie dans le boudoir* [1795], éd. Michel Delon, dans *Œuvres*, op. cit., t. III, p. 21.

Présentée comme une série de « dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles²⁰ », *La Philosophie dans le boudoir* revendique une pédagogie féminine dont l'épigraphe – « La mère en prescrira la lecture à sa fille » – réalise littéralement un programme exténué par sa transformation en *topos* des Lumières²¹. Une fois nommées les parties du corps et explicitée une mécanique où la simplicité masculine – la connaissance du « membre par excellence²² » suffit à la pratique – contraste avec le blason féminin – Dolmancé « touche à mesure, sur Mme de Saint-Ange, toutes les parties qu'il démontre²³ » –, la curiosité d'Eugénie, loin de se contenter de ces éléments objectifs, lui inspire une dernière question : « Que signifie *matrice*²⁴ ? » Aux périphrases déployées par l'institutrice, le lecteur devine que l'écolière aborde un point complexe, où le double enjeu du génital et de la procréation affranchit l'identité féminine du seul corps visible. L'éducation d'Eugénie, lancée comme un survol de son anatomie démultipliée par le dispositif panoptique du boudoir²⁵, achoppe sur la dimension intérieure d'un corps dont les parties cachées transforment l'image en spectacle d'une insupportable incomplétude :

Je fus déshabillée en un instant ; à peine cela est-il fait, que je m'aperçois que j'excite encore plus les ris de ces deux Ganymèdes. « Mon ami, disait le plus jeune à l'autre, la belle chose qu'une fille... Mais quel dommage que ça soit vide là. – Oh ! disait l'autre, il n'y a rien de plus infâme que ce vide, je ne toucherais pas une femme quand il s'agirait de ma fortune²⁶ ».

Extraite de *Justine*, cette scène structurante de l'univers sadien, où tout conspire, comme l'a souligné Roland Barthes, à « cacher la femme²⁷ », rejoue l'échec d'une connaissance objective invalidée par le mystère de la « matrice » et l'insolent rappel d'une spécificité insaisissable. Le supplice de Mme de Mistival, qui conclut *La Philosophie dans le boudoir* sur une scène d'infibulation, naît peut-être d'une volonté de castrer, dans un geste aveugle, ce qui n'existe pas et défie, par son absence, la puissance et les velléités de contrôle :

20. Le titre complet est en effet : *La Philosophie dans le boudoir ou les Instituteurs immoraux, Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles* (p. 5).

21. Lacos imagine notamment, dans la « préface du rédacteur », le témoignage d'une mère soucieuse d'atteindre le même objectif : « Je croirais, me disait-elle, après avoir lu le manuscrit de cette correspondance, rendre un vrai service à ma fille, en lui donnant ce livre le jour de son mariage » (*Les Liaisons dangereuses* [1782], Paris, Gallimard, 1979, p. 8).

22. Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, *op. cit.*, p. 18.

23. *Ibid.*, p. 17.

24. *Ibid.*, p. 24.

25. Dolmancé explique en ces termes la multiplication des miroirs : « Aucune des parties de l'un ou l'autre corps ne peut être cachée par ce moyen, il faut que tout soit en vue » (*Ibid.*, p. 20).

26. Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu*, *op. cit.*, p. 289.

27. Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971, p. 127.

Là où *cela* est, il faut enlever *cela* ; mais là où *cela* n'est pas, pour châtier la jouissance qui reste triomphalement attachée à ce manque, il ne reste plus qu'à le punir d'être vide, qu'à dénier ce vide, non en l'emplissant, mais en le clôturant, en le couturant. La couture est une castration seconde imposée à l'absence de pénis²⁸.

L'identité et la trajectoire féminines, qui dynamisent seules un récit rituellement ouvert sur l'entrée en scène de l'héroïne – « la voilée lancée²⁹ », lit-on chez Sade, qui explicite, en italique, la vocation programmatique de l'adjectif – motivent une intrigue dont l'ambition heuristique rencontre, avec l'objet féminin, une énigme inédite, contre laquelle butent et les discours, condamnés au ressassement ou à la misogynie³⁰, et les dissections. Ce volet aussi célèbre que mythique de l'œuvre sadienne – Rétif de la Bretonne surnomme Sade le « vivodisséqueur » dans son *Anti-Justine ou les Délices de l'amour*³¹ –, associé au personnage de Rodin, déplace sur la scène chirurgicale la curiosité suscitée par un corps où le physique peine à se dissocier du symbolique : soucieux de comprendre le fonctionnement « de la membrane qui assure la virginité³² », puis des « menstrues³³ », les libertins, férus d'anatomie, n'hésitent pas à sacrifier la propre fille de Rodin à la passion de percer, parfois littéralement, le secret du féminin : « Le bas-ventre s'ouvre³⁴ ». La violence fantasmatique de ces scènes répond à la puissance du défi, à la fois anatomique et politique, lancé par les femmes. De la maîtrise de leur corps dépend directement leur asservissement dans la cité, comme l'explicite le volet consacré aux « mœurs » du pamphlet « Français, encore un effort si vous voulez être républicains » :

De quel droit prétendez-vous d'abord que les femmes doivent être exceptées de l'aveugle soumission que la nature leur prescrit aux caprices des hommes, et ensuite par quel autre droit prétendez-vous les asservir à une continence impossible à leur physique³⁵ ?

Des femelles « vulgivagues³⁶ », offertes à tous en cheptel, aux lois édictées par des citoyens persuadés qu'elles ont « reçu des penchants bien

28. *Ibid.*, p. 172.

29. Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, *op. cit.*, p. 37.

30. « Et quel être raisonnable, en connaissant une femme à fond, ne s'écrierait pas avec Euripide : *Celui des Dieux qui a mis la femme au monde, peut se vanter d'avoir produit la plus mauvaise de toutes les créatures, et la plus fâcheuse pour l'homme* », déclare Gernande dans *Justine*, *op. cit.*, p. 302.

31. Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne, *L'Anti-Justine ou les Délices de l'amour* [1798], Genève, Slatkine reprints, 1988, p. 4.

32. Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu*, *op. cit.*, p. 218.

33. *Ibid.*

34. Sade, *La Nouvelle Justine*, *op. cit.*, p. 566.

35. Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, *op. cit.*, p. 132.

36. *Ibid.*

plus violents [...] aux plaisirs de la luxure³⁷ », l'utopie sadienne ne dissocie pas la *polis* du corps des femmes, archétypes du sujet incontrôlable, aux passions inconnues, et qui inspire aux régimes despotiques la coercition – Ben Mâacoro, souverain du royaume cannibale de Butua, règne sur un sérail de douze mille femmes divisées en quatre classes dans *Aline et Valcour*³⁸ – et aux républiques l'équilibre de sujets qui choisissent leur conjoint et peuvent légalement divorcer – Zamé, père de la nation de Tamoé, défend l'éducation et la liberté des jeunes filles³⁹. Enjeu d'explorations médicales, de réflexions politiques et d'analyses morales, les femmes s'affranchissent chez Sade de leur simple statut de protagonistes pour occuper l'ensemble de la fiction : dialogues, débats rhétoriques, dynamique narrative, réflexions des libertins et des hommes de pouvoir, pas un domaine de l'œuvre dont elles ne se révèlent le point central.

À qui tente pourtant d'analyser la complexité de cette présence, le discours critique oppose le décevant tableau de positions contradictoires ou intenables. Déplacé sur la scène de l'analyse, « Sade et les femmes » désigne un programme piégé, aveuglé par la violence d'un texte qui oblige le féminin à se singulariser, discréditant du même geste sa capacité à penser librement. Nul doute que la lectrice de Sade vit une expérience spécifique : Chantal Thomas souligne que « le processus de sa lecture (ou de sa possession) a l'immédiateté et l'irresponsabilité d'une crise⁴⁰ », crise interprétée par Catherine Claude comme le douloureux rappel d'une sujétion :

Sans doute est-ce aussi pour cela qu'avec Sade, je n'ai jamais pu dépasser tout à fait le stade d'une lecture immédiate, naïve, et ma foi partisane. Intervient là probablement ce que l'on pourrait appeler une « position de classe », par analogie, s'il n'était précisément dangereux et falsificateur, de confondre l'antagonisme entre les sexes avec les antagonismes de classe⁴¹.

Déplorant ne proposer qu'une « lecture de femme » incapable de s'abstraire de l'identité que lui assigne le texte – « Disons donc que ma lecture de Sade est celle d'un lecteur trop concerné⁴² », ajoute-t-elle –, elle explicite la difficulté d'échapper au statut de victime agressée par le récit comme l'héroïne par ses bourreaux⁴³. Des dangers de « la lecture hystérique⁴⁴ », suscitée par une œuvre littéralement insoutenable, aux postures binaires qui reproduisent la guerre du masculin et du féminin à laquelle invite pour

37. *Ibid.*, p. 135.

38. Sade, *Aline et Valcour*, *op. cit.*, p. 559.

39. *Ibid.*, p. 649.

40. Chantal Thomas, *Sade, l'œil de la lettre*, Paris, Payot, 1978, p. 22.

41. Catherine Claude, « Une lecture de femme », *Europe*, n° 522, 1972, p. 66.

42. *Ibid.*, p. 67.

43. Lucienne Frappier-Mazur parle d'un « texte qui peut agresser le lecteur, et la lectrice encore plus, de façon parfois intolérable » (*Sade et l'écriture de l'orgie*, Paris, Nathan, 1991, p. 5).

44. Chantal Thomas, *op. cit.*, p. 21.

une part le manichéisme de Sade, l'identification n'offre qu'une impasse aux études animées par un désir de revanche ou une haine des hommes. Angela Carter, dont *La Femme sadienne*⁴⁵ constitue l'une des premières lectures « féministes » de cette œuvre, analyse moins la problématique du féminin qu'elle ne dénonce le schématisme d'héroïnes « définie[s] exclusivement par des hommes⁴⁶ » et l'impossibilité de se construire hors des valeurs masculines, qu'elles soient subies pour Justine ou revendiquées par Juliette : « Son triomphe recèle la même dose d'ambiguïté que la sanglante défaite de sa sœur⁴⁷ ». Une telle virulence, outre qu'elle cherche un discours émancipateur au sein d'une œuvre qui privilégie l'identité complexe sur la question des droits, aboutit paradoxalement à proclamer la disparition des femmes ou à leur dénier toute vraisemblance : « Juliette n'échappe pas totalement à la condition de l'héroïne de roman écrit par un homme⁴⁸ », écrit Béatrice Didier, qui souligne l'incapacité de l'auteur à inventer un caractère et un corps qui lui échappent. Qu'il n'y ait au fond aucune femme dans l'œuvre de Sade, ou qu'il faille penser le rapport de forces indépendamment des sexes – c'est l'hypothèse proposée par Noëlle Chatelet qui invente « Juline », synthèse de Juliette et Justine en qui elle voit la preuve que « la puissance est moins fonction du sexe que du caractère⁴⁹ » – le discours binaire, aveuglé par un texte qui assigne au féminin le double statut d'objet inaccessible et insupportable, échoue à se constituer en analyse critique. Faut-il en déduire le triomphe pervers d'une œuvre qui ne laisserait aux lectrices, comme aux protagonistes, aucune posture raisonnable ?

À lire les nombreux travaux consacrés à Sade par les femmes⁵⁰, force est de constater qu'une autre voie se dessine, qui substitue à l'agression le désir de comprendre. Particulièrement visible sur les seuils où se légitime le projet d'une lecture assumée comme une expérience personnelle, cette analyse s'ouvre sur le renoncement aux mythes qui voilent le texte plus qu'ils ne l'expliquent :

45. Angela Carter, *op. cit.*.

46. *Ibid.*, p. 144.

47. *Ibid.*, p. 53.

48. Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 275.

49. Noëlle Chatelet, « Juline », *Obliques*, n° 12-13, 1977, p. 61-64, p. 63.

50. Citons en France, notamment, les textes de Simone de Beauvoir, Annie Le Brun, Chantal Thomas, auxquels s'ajoutent aux États-Unis les études de Nancy Miller (*French Dressing. Women, Men and Ancien Régime Fiction*, New York, Londres, Routledge, 1995), Catherine Cusset (*Libertinage and Modernity, Yale french studies*, n° 94, 1998), Susan Sontag (« The pornographic imagination », *Styles of Radical Will*, Londres, Vintage, 1994), Jane Gallop (*Intersections: a reading of Sade with Bataille, Blanchot and Klossowski*, Lincoln, Londres, University of Nebraska Press, 1981), Andrea Dworkin (*Pornography. Men possessing women*, New York, Plume, 1979), auxquels s'ajoute plus récemment Marta Zajac (*The Feminine of Difference, Gilles Deleuze, Hélène Cixous and Contemporary Critique of the Marquis de Sade*, Francfort, Peter Lang, 2002).

À vingt ans, profondément déçue devant une pensée aussi violente que celle de Sade, j'avais en quelque sorte consenti, croyant plus facilement pénétrer ses paysages dangereux, à emprunter les chemins que d'autres, à mes yeux tellement plus armés que je ne l'étais alors, avaient déjà ouverts. Les années s'étaient écoulées, les guides avaient-ils vieilli, m'étais-je découvert le goût définitif des explorations solitaires ? Je ne sais. Quoi qu'il en fût, je m'en serais voulu aujourd'hui de partager l'assurance suspecte de la plupart de mes contemporains, plus ou moins consciemment persuadés que Sade avait été l'occasion de réussir la transmutation du siècle, c'est-à-dire de réussir à transformer un monument d'obscurité en un monument de papier. Car c'était grâce à la notion d'écriture qu'on était parvenu à ce beau résultat : vingt années d'analyse textuelle aboutissaient à exclure Sade de lui-même, alors que deux siècles de malédiction n'avaient eu pour effet que de l'exclure de la communauté des autres hommes⁵¹.

Magnifiquement retracé par Annie Le Brun, ce cheminement critique s'accompagne d'une archéologie de la lecture féminine, où le rejet et la peur marquent la première étape d'un parcours soucieux de restaurer la « lettre⁵² » sans succomber aux pièges de la projection :

Qui lit Sade, et non ses exégètes, ne peut en sortir indemne. Je crois même qu'on en revient avec ces immenses blessures de l'être dont les couleurs inattendues font quelquefois pâlir l'horizon. Encore faut-il pouvoir surmonter l'agression première. Encore faut-il que les mécanismes de protection, déclenchés par une panique presque inévitable, ne bloquent pas les issues. Combien de savants commentaires n'avons-nous pas lus où l'auteur, sans s'en rendre compte, substitue sa propre problématique à celle de Sade⁵³ ?

Récit d'une maturation qui assourdit les paroles autoritaires pour retrouver la « sauvage innocence⁵⁴ » du texte et de sa découverte, cette épure, si elle s'autorise paradoxalement à « préférer les émotions⁵⁵ », suppose d'avoir désamorcé la violence et les pièges du phallique. Exhibée comme le principe unique de l'univers sadien, sa loi aveugle qui ne démasque pas son pouvoir d'illusion. Condamnant Sade au monstrueux et à la marge, elle empêche sa réception de sortir de l'arène où les pudiques s'opposent aux libertaires, les victimes aux bourreaux, les femmes aux hommes. L'obsession de la toute-puissance, ramenée par Annie Le Brun à la juste dimension d'un fantasme universel – « Quelle enfance n'a-t-elle pas été hantée par le sentiment violent d'une souveraineté physique à l'échelle de

51. Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme, Sade : introduction aux œuvres complètes*, Paris, Pauvert, 1986, p. 11.

52. « C'est alors qu'il me parut urgent de prendre à la lettre ce que de Sade on s'employait, génération après génération, à garder lettre morte » (*Ibid.*, p. 16).

53. *Ibid.*, p. 21.

54. Cette formule, qui figure à la p. 194 de *Soudain un bloc d'abîme*, sert aussi de titre au premier tome de la biographie consacrée à Sade par Jean-Jacques Pauvert, *Sade vivant*, Paris, Laffont, 1990.

55. Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme, op. cit.*, p. 10.

l'univers⁵⁶ ? » –, perd sa valeur occultante et n'interdit plus de lire, au plus près, une œuvre traversée par d'étonnantes confusions. Michel Delon dans son invitation, en 1980, à se méfier du « prétexte anatomique⁵⁷ », souligne la tentation chez Sade de s'identifier au féminin faute de réussir à s'approprier ses secrets. Évoquant le « rêve de jouir comme une femme⁵⁸ », il explicite l'impasse des modèles binaires dans un univers dont Bressac révèle à Justine la troublante complexité :

Si tu connaissais les charmes de cette fantaisie, si tu pouvais comprendre ce qu'on éprouve à la douce illusion de n'être plus qu'une femme ! Incroyable également de l'esprit, on abhorre ce sexe et l'on veut l'imiter⁵⁹.

Joint à l'éloge, sur la scène esthétique, des romancières à qui l'« Idée sur les romans » reconnaît une supériorité morale et philosophique⁶⁰, un tel discours révèle, sinon l'admiration, la fascination sadienne pour le féminin. Si la connaissance du cœur humain « ne s'acquiert que par des *malheurs* et par des *voyages*⁶¹ », nul doute que les femmes, dont ces prérogatives constituent chez Sade l'identité exclusive, détiennent un savoir qui les rend libres.

Encore faut-il lire ce corpus « ailleurs et autrement ». En adoptant comme programme le dernier titre d'Annie Le Brun⁶², ce numéro tente d'explorer, dans son sillage, les nouvelles pistes de la relation entre Sade et les femmes. Si plusieurs études biographiques se sont intéressées à *sa* femme (non son épouse mais sa belle-sœur), Renée-Pélagie de Montreuil⁶³, dont la correspondance avec le marquis a récemment fait l'objet de deux éditions⁶⁴, peut-être fallait-il inscrire ce nouvel éclairage dans un angle plus vaste, mieux à même de privilégier sur « le discours double⁶⁵ » les

56. *Ibid.*, p. 14.

57. Michel Delon, « Le prétexte anatomique », *Dix-huitième siècle*, n° 12, 1980, p. 35-48. Cette question est également évoquée dans « L'obsession anale de Sade », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 361, 2010, p. 131-144.

58. Michel Delon, « Le prétexte anatomique », *op. cit.*, p. 45.

59. Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu*, *op. cit.*, p. 181.

60. Évoquant la littérature du XVIII^e siècle, Sade écrit : « Mais reprenons le siècle où nous l'avons quitté, pressés par le désir de louer des femmes aimables, qui donnent en ce genre, de si bonnes leçons aux hommes » (« Idée sur les romans » [1800], préface aux *Crimes de l'amour*, Paris, Gallimard, 1987, p. 36).

61. *Ibid.*, p. 44.

62. Annie Le Brun, *Ailleurs et autrement*, Paris, Gallimard, 2011.

63. Voir les études d'Alice M. Laborde, *Le Marquis et la Marquise de Sade*, Paris, Peter Lang, 1990 et *Le Mariage du marquis de Sade*, Paris, Champion, Genève, Slatkine, 1998.

64. Voir Sade, *Lettres à sa femme*, éd. Marc Buffat, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1997 et Cécile Guilbert et Pierre Leroy, *Cinquante lettres du marquis de Sade à sa femme*, établies et annotées par Jean-Christophe Abramovici et Patrick Graille, Paris, Flammarion, 2009.

65. Michel Delon, « Dix années d'études sadiennes », *op. cit.*, p. 419.

« solutions diluées⁶⁶ ». La parution de l'essai d'Éric Marty⁶⁷, dont la lecture invite à ce stimulant pas de côté, a confirmé la possibilité d'un regard « ailleurs et autrement ». L'entretien qu'il nous a généreusement accordé prolonge les onze contributions réunies dans ce numéro, témoin de la crise du modèle binaire : des « héroïnes sadiennes » (I) où le mythe d'un libertinage féminin cède la place aux figures amphibies, aux « lectrices de Sade » (II) qui pensent le genre et l'émancipation à partir de son œuvre, du roman familial où s'ébauche l'image complexe de « Sade et ses femmes » (III) à l'hypothèse d'un « Sade au féminin » (IV) dans ses choix esthétiques, d'autres corpus et de nouveaux angles invitent peut-être à lire Sade librement, comme il y invite lui-même les femmes : « C'est le seul moyen qui puisse les empêcher d'en être dupes⁶⁸ ».

Stéphanie Genand

Université de Rouen, CÉRÉdI, Institut universitaire de France

66. Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme*, op. cit., p. 174.

67. Éric Marty, op. cit.

68. Sade, « Idée sur les romans », op. cit., p. 51.